

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 11

Artikel: Récit campagnard : oeufs de poules noires
Autor: Gédéon des Amburnex / Vautier, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227022>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RÉCIT CAMPAGNARD

Oeufs de poules noires

Pendant cette guerre et l'autre, qu'on ne se serait jamais cru de voir un tel commerce, y en a bien qui ont crié après les paysans, qu'ils vendaient leurs produits trop cher. Ils ont bon dos les paysans : il aurait seulement fallu qu'ils paient tant qu'à des quarante francs un pair de mauvais souliers, qu'ils s'arrachent les yeux pour une pièce de cretonne, qu'ils se saignent les quatre veines s'il leur fallait jamais acheter un pique, ou rien que le faire ferrer, et puis qu'en même temps ils vous laissent le lait pour rien, qu'ils vous donnent les truffes et qu'ils vous distribuent les œufs. Il semble qu'eux, ils n'auraient pas même le droit d'essayer de gagner quelque pauvre petite chose, tandis qu'on n'a rien à redire à ces gros fabricants qui brassent les cent mille et des fois les millions, ni à tous ces marchands qui s'y connaissent toujours quand les prix lèvent et jamais quand ils baissent, ni à ces ouvriers qu'il faudrait tous les mois qu'ils aient une plus forte paie avec des journées plus petites. Non pas que pour l'ouvrage, ceux de par la campagne ont toujours été là, même quand il fallait envoyer la juillet avec les garçons pour se veiller les Allemands ou pour remettre à l'ordre ces vaunères de compagnons de la bande à Lénine.

J'ai eu bien dit des fois : ceux qui pensent qu'on a tant de profit et d'agrément que ça à être paysan, ils n'ont qu'à prendre un train. Ils veulent assez reconnaître si on coule du lait pour rien et si le lard et la saucisse au foie vous poussent dans la cheminée comme l'herbe sur un ruelon. Pitié, misère ! Quand on chiffre ce qu'il

fallait payer seulement pour un pair de caïonnets de six semaines, et qu'on ne savait au Dieu monde avec quoi on pourrait les pousser à la graisse, et que pour tout c'était la même chose, ça vous fait quand même colère d'entendre ces gaillards par les cafés des villes qu'il semble quand ils causent qu'on aurait tout pour rien. Quoi ? c'est l'air du temps qui travaille. Nous, on n'a rien qu'à mettre le seillon sous les vaches, à porter au moulin, à saigner des pores toute l'année, tandis que la bourgeoisie n'a qu'à courir après les poules pour ramasser des œufs tout plein son tablier. Foin ou pas foin, recoupe ou pas recoupe, c'est tout la même chose : on n'a toujours qu'à prendre. Euh ! si seulement, va !

Ma fi ! c'est sûr que ceux de par la ville qui avaient goût à l'omelette ou bien à la salée aux œufs, ça leur coûtait gros au marché. Quand il leur fallait les payer jusqu'à six ou sept francs la douzaine, on comprend qu'ils y regardaient et qu'ils tâchaient d'avoir au moins des œufs de sorte, non pas de ces crouyes petits que, sauf pour la couleur, on dirait, à respect, des grosses pétoles de chèvre. Et je vous corde bien qu'y a eu de ces femmes qui s'entendaient encore passablement à les cribler, qu'elles gardaient les beaux pour le ménage et portaient le reste au marché. Mais quoi ? si ceux qui vendent ont des fois leurs petites ruses, bien des clients qu'y a ne sont pas empruntés non plus pour ouvrir le sac aux malices.

Si vous avez connu le gros Mordatze d'Orbe, en voilà un qui savait toutes les rubriques pour avoir toujours le meilleur, sans

même seulement se donner l'air d'y faire. Il faut bien dire que, pour être porté sur la bouche, il n'y en avait point à lui. Guerre ou pas guerre, il fallait qu'il se soigne. Alors, comme il trouvait que sa femme n'était pas assez intrigante, il faisait ses marchés lui-même : et du tonnerre s'il n'y rappéchait pas toujours la fine fleur, pour le même prix que les autres n'avaient que de la brouillerie. Ecoutez-voir comment il s'y est eu pris pour acheter des œufs à la tante Caton, que c'est donc une brave femme qui vendait aussi bien les gros que les petits. Pour arranger le monde, sans travailler à perte, elle mettait toujours moitié des uns, moitié des autres. Mais ça n'arrangeait pas Mordatze : il ne voulait que les gros, lui.

— Et puis, tante Caton, qu'il lui fait comme ça, combien les faites-vous, vos œufs ?

— Tant et tant : c'est le prix du jour.

— Vouâh ! C'est diantrement cher... Enfin, c'est bien comme vous dites : on n'en veut pas trouver à moins. Mettez-m'en voir une douzaine... Ah ! mais, attendez seulement : c'est-il des œufs de poules noires ?

— Des noires, et puis aussi des blanches, des brunes, des grises : on s'en tient de toutes les bonnes couleurs.

— Oui ! Eh bien ! il vous faut me mettre seulement ceux des poules noires. Depuis que j'ai eu tant souffert de rebouillements d'estomac, le médecin m'a bien recommandé de n'en pas prendre d'autres.

— Taisez-vous ! Ils sont tous pareils !

— Il paraît bien que non. C'est les humeurs qui ne sont pas les mêmes... Et que je m'y connais assez quand ma bourgeoise n'y fait pas d'attention.

— Et puis alors, comment voulez-vous que je fasse pour me retrouver dans ce tas ? Prenez l'un, prenez l'autre, c'est toujours : la poule m'a fait... Mais si c'est la noire ou la blanche, pour le savoir il aurait fallu qu'on leur z'y pende un sachet au dernier.

— Vouâh ! vous ne vous y connaissez pas plus que ça ! Eh bien ! laissez-moi faire, que je suis sûr de ne pas m'y tromper, quand ça ne serait rien que d'un.

Et voilà mon Mordatze qui s'en prend quelques-uns, les uns après les autres, qui fait état de les tourner contre la lumière du jour... Vous vous pensez si les petits étaient faits par les poules noires. Mais quand il en guignait des gros : « C'en est un », qu'il faisait. Et hardi ! dans sa pagnette.

Il avait déjà sa douzaine quand la Caton a compris la manicle, qu'elle a levé les bras au ciel et s'est mise à crier :

— Heuh ! cette serpent d'homme, avec ses poules noires ! S'il n'a pas choisi tous les beaux. C'est-il possible au monde d'engueuser comme ça les gens !

Ma si ! Mordatze avait ses œufs. Vous vous représentez cette recaffée qu'il a faite, que la tante Caton n'a pas pu d'autrement que de s'éclaffer comme lui.

Gédéon des Amburnex.

Exigences... modernes...



L'effeuilleuse : C'est t'y de l'eau chaude pour mon bain ?

Le patron-vigneron : Oui, pour votre bain, Marie, même que j'ai été la chercher à Evian, pour qu'elle convienne à votre genre de beauté !...